FHH 2364
Coc.
FRC
16787

DE L'INTOLÉRANCE PHILOSOPHIQUE, ET DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE.

Discours lu à la classe des Sciences morales et politiques de l'Institut National.

Par J. A. CREUZÉ-LATOUCHE, Membre de l'Institut National.

Séance du 27 messidor an 5.

A PARIS,

Chez { Lemaire, rue d'Enfer, n°. 141. Et les Marchands de Nouveautés.

An V de la République.

THE NEWBERRY LIBRARY

DE L'INTOLÉRANCE PHILOSOPHIQUE, ET DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE.

On a dit dans ce siècle que la philosophie avoit son fanatisme, et que le fanatisme philosophique n'étoit pas moins intolérant que le fanatisme religieux.

J'ai tâché d'entendre cette dernière proposition ; et je me suis convaincu que sa justesse dépendoit de l'extension donnée au mot *intolérance* : d'où il suit que si l'on prend, comme on le fait ici, ce terme dans le sens le plus étendu, on trouvera qu'il n'y a point d'homme, ou presque point d'homme, qui ne soit intolérant.

Cependant on ne doit pas confondre avec l'intolérance, l'aigreur et la passion qui se mêlent quelquefois aux délibérations, aux discussions polémiques, ou aux conversations particulières, ni tous les actes indistinctement d'une puissance arbitraire, qui veut que tout cède à ses volontés. Dans le premier cas, il y a seulement impatience, irrascibilité, grossièreté, ou mauvaise humeur : dans le second, se trouve le despotisme, dont les vues ont d'autres caractères et d'autres rapports.

Quoique le despotisme soit très-près de l'intolérance, et qu'ils puissent tous les deux se trouver réunis ; ils diffèrent cependant, en ce que l'un ne s'applique pour l'ordinaire qu'aux actions et aux objets extérieurs, tandis que l'autre étend la tyrannie jusques sur les pensées. Le despotisme ne se propose que de disposer arbitrairement des personnes et des choses ; au lieu que l'intolérance proprement dite, a pour but de dominer sur les esprits, et de s'emparer par la violence des plus intimes facultés de l'ame.

Il faut encore remarquer que, malgré le mépris qu'on doit avoir pour tous les

moyens bas, on ne peut cependant pas qualifier d'intolérance les voies, même déshonnêtes, par lesquelles on cherche à établir une opinion, telles que le mensonge, les prestiges, les supercheries, lorsque ces actes ne sont accompagnés d'aucune circonstance qui fasse naître la persécution. Par exemple, on ne nommera pas *intolérance* la conduite d'un mauvais physicien, qui allégue des expériences supposées, et qui débite des raisons insignifiantes, pour établir un faux système parmi des auditeurs peu éclairés.

Mais il suffit de considérer le penchant naturel que nous avons tous, à modifier, diriger et refaire, pour ainsi dire, les opinions d'autrui, en leur substituant les nôtres, pour reconnoître combien nous portons en nous, de germes féconds d'intolérance. On ne voit guères d'homme assez indifférent sur le sort de ses semblables, pour n'avoir pas à leur souhaiter souvent quelque situation meilleure, ni assez défiant de ses propres lumières, pour ne pas se croire favorisé de quelque conception d'une utilité générale.

Ces deux sentimens doivent être encore

plus communs dans les ames d'une organisation supérieure. Mais il est bien rare que dans celles-ci même, il ne se rencontre pas au moins quelque foible, mêlé avec les plus estimables qualités. L'amour de la gloire et le desir de faire le bien sont trop voisins de l'amour-propre, pour qu'il ne se trouve jamais entr'eux quelque point de communication : et l'on sait dans quels excès peut nous entraîner l'amour-propre offensé, lorsqu'une fois il nous a fait faire seulement quelques pas.

D'ailleurs notre sensibilité même, cette source précieuse de toutes nos vertus, ne nous rend que plus irritables contre la résistance qu'opposent aux maximes que nous croyons salutaires, la mauvaise foi ou les préjugés. Celui qui se pénètre fortement des maux de ses semblables, peut-il voir sans indignation l'imposture et l'hypocrisie propager les erreurs dans lesquelles il s'imagine en découvrir la principale cause? Si la sagesse l'avertit de se défier de son propre zèle, sa générosité le presse de détruire les illusions funestes qu'il croit reconnoître. Plus il se persuade que la méchanceté seule entrave sa marche, plus

il se sent engagé par son courage, à la poursuivre et à la rendre impuissante.

S'il ne peut cependant accuser que l'aveuglement ou le délire, il ne met pas moins de persévérance à en recueillir les symptômes, et à les peindre avec les plus fortes couleurs : et il tire de la bonté même de son naturel, l'ardeur avec laquelle il s'obstine à guérir ceux qui en sont atteints.

C'est ainsi que tendent universellement à l'intolérance les ames les plus douées de sensibilité et de droiture, qui se croient appelées à faire triompher la vérité. Mais si la pente est si rapide pour les caractères de ce genre, que deviendront ceux qui, en comportant plus de défauts et moins de vertus, composent néanmoins le plus grand nombre ? Telle est la singularité attachée à ce point dangereux, que nos bonnes et nos mauvaises qualités semblent nous en rapprocher, quoiqu'avec des différences dans la mesure et la progression.

Si, à la place d'une ame sensible et droite, nous supposons une ame corrompue, on conçoit tout ce que doit produire de perfide ou de violent, le déchaînement des passions et des vices, aigris par la contradiction.

Les reproches, les injures, le ridicule, qui ne font que roidir une ame forte, ne manquent pas de provoquer dans une ame foible, la vengeance et la cruauté. Enfin l'homme vertueux ne peut être tiède pour la défense des principes qui lui semblent toucher aux plus grands intérêts de l'humanité : mais l'homme vicieux qui se fait l'apôtre de quelque doctrine, n'en est que moins difficile dans le choix des moyens.

On découvre dans cette partie de l'histoire du cœur humain, l'origine de l'intolérance, qui peut naître également de nos vertus et de nos vices, et de notre conviction intérieure comme de notre mauvaise foi. C'est sous ce rapport uniquement, c'est-à-dire, en liant la cause primitive avec ses effets, réels ou hypothétiques, que nous devons trouver l'homme généralement intolérant. Mais on apperçoit aussitôt tout ce qu'une telle proposition renferme de vague et d'outré. Ce ne sont point simplement des desirs, des intentions, des procédés privés, ni les passions telles qu'elles soient d'un particulier, ou de quelques particuliers isolés, qui constituent l'intolérance. Cette tyrannie qui s'exerce sur les

opinions, ou en raison des opinions, ne peut exister qu'avec la puissance, et elle consiste dans la persécution. Or, sous le régne des lois, la persécution ne peut avoir lieu d'un simple citoyen envers un autre; parce que les magistrats répriment la violence; et qu'en protégeant également les personnes et les propriétés, la police ne permet pas qu'un homme soit tellement dépendant d'un autre, que son existence ou sa liberté se trouvent compromises, s'il refuse de lui soumettre ses pensées et ses sentimens.

Mais l'intolérance existe, ou lorsque le gouvernement tourne tous les moyens de force dont il est revêtu, contre ceux qui professent d'autres opinions que celles qu'il leur prescrit d'adopter; ou lorsque des membres d'une société, liés entr'eux par des principes et des sentimens communs, se trouvent assez forts par leur nombre et leur influence, pour faire sentir à ceux qui ne les partagent pas, tout le poids d'une injuste haine, et d'une infinité d'actes violens et oppressifs, que les lois ne peuvent réprimer.

C'est d'après ces observations qu'il faut

examiner ce que peut être l'*intolérance philosophique*. Mais puisque nous avons à traiter ce sujet, en le distinguant de l'*intolérance religieuse*, à laquelle on l'oppose, il est nécessaire, afin de s'entendre, de mettre hors du ressort de la philosophie, tout principe et tout dogme considérés comme obligatoires pour notre croyance, dans les systêmes des différens cultes; et qui, par cela même, ne peuvent appartenir qu'à une religion telle qu'elle soit.

Cette distinction étant faite, il ne peut rester dans le domaine de la philosophie, que des propositions et des hypothèses, soumises aux divers jugemens des hommes, et à leur libre critique, sur les êtres, sur les substances, et sur leurs différens rapports. Il n'est pas douteux que des théories présentées sur ces objets, ne puissent faire, et ne fassent en effet quelquefois des enthousiastes. Et il faut bien que ces matières ayent pour nous attirer à elles, quelque charme particulier, puisqu'il y a généralement tant de difficultés et si peu d'avantages personnels à les approfondir. Mais on sait aussi que ces attraits, qui ne tombent point sous les sens de la multitude, ne

peuvent jamais servir à l'émouvoir. Et quant aux hommes qui ont reçu quelqu'éducation, la plupart sont tellement distraits, ou par leurs plaisirs, ou par le soin de leur fortune, ou par les fonctions qu'ils remplissent dans la société, qu'à peine en peut-on compter quelques-uns vraiment animés de l'amour des sciences, et du desir d'en propager les différentes doctrines.

Pour les savans qui les cultivent exclusivement, non-seulement ils s'en partagent tellement les différentes branches, qu'il ne s'en trouve que très-peu qui puissent cultiver les mêmes ; mais encore ceux-ci se divisent presque toujours entr'eux sur leurs principes et leurs raisonnemens ; tandis que la foule, indifférente pour leurs systêmes, croit seulement se venger de leur supériorité, en les critiquant sur leurs divisions.

Je croirois abuser de l'attention de ceux qui m'écoutent, si je m'attachois sérieusement à prouver que la société ne peut avoir aucune persécution à redouter de la part des hommes de cette cathégorie.

Mais ne peut-il pas arriver, ou qu'un gouvernement adoptant des maximes professées

par des philosophes, employe la contrainte afin de forcer les citoyens de les adopter; ou que les citoyens, divisés entr'eux à l'occasion de ces maximes, deviennent victimes de l'intolérance, lorsqu'un parti acquiert assez de force pour accabler le parti qui lui est opposé?

Je réponds sur la dernière de ces deux questions, qu'elle pourroit être également faite au sujet des modes, des genres nouveaux introduits dans les arts, et de tous les objets d'amusement ou de fantaisie, qui partagent si souvent le public entre la critique et l'engoûment. Si les faits qui sont près de nous, nous fournissent des exemples plus frappans que ceux des siècles passés, nous trouverons dans celui qui nous a vu naître, des traits assez nombreux de comparaison, puisqu'aucun, peut-être, de ceux qui l'ont précédé, n'auroit à nous offrir autant de productions philosophiques, ni autant de viscissitudes dans les goûts. Ainsi, en se renfermant dans cette seule période, ce ne seroit pas, je pense, une question impertinente à faire, que celle de demander si l'on s'est plus querellé, plus injurié, plus divisé, pour la doctrine des économistes,

que pour la musique italienne ; et pour le système de botanique de Linnæus, que pour telle pièce ou telle personne de théâtre ?

Au reste, il nous importe peu de déterminer au juste laquelle de ces deux sortes de sujets a produit le plus d'agitations dans les esprits, si leur rapprochement nous montre suffisamment à quoi se réduisent les effets des uns et des autres sur la tranquillité publique, et sur la liberté individuelle des citoyens. Il est clair néanmoins, que si ces effets ont entr'eux quelque différence, elle dépose toute entière contre les objets les plus frivoles. La raison en est que ceux-ci, ne se rapportant qu'au plaisir, intéressent toutes les personnes qui en sont excessivement avides, c'est-à-dire toute la jeunesse, toutes les femmes, tous les hommes opulens, et quelquefois le peuple presqu'entier des grandes villes ; au lieu que les autres n'attirent l'attention que des hommes méditatifs et studieux, dont le nombre est à peine sensible, et dont les discussions fatiguantes ne sont presque jamais admises dans les cercles.

On pourroit donc parler à bien plus juste titre, de l'intolérance des modes, de celle

des spectacles, de celle des arts, et de celle de toutes les préférances pour les choses d'agrément, que de l'intolérance philosophique. Mais si les premières de ces dénominations paroissent évidemment exagérées, ridicules et fausses, je ne vois pas, jusqu'ici du moins, comment la dernière pourroit avoir plus de justesse et de faveur.

Mais on doit sentir sur-tout comment les discussions purement philosophiques, nécessairement concentrées entre quelques personnes, ou quelques sociétés particulières, et presque jamais hors de l'enceinte des grandes cités, où elles sont en outre absorbées par des événemens successifs, des dissipations, des travaux, des spéculations, des objets et des intérêts d'une diversité presqu'infinie, ne peuvent jamais, quelqu'animées qu'on les suppose, agiter et enflammer des masses de citoyens, jusqu'au point qu'il y ait un vrai péril à ne pas les approuver, ou à les contredire.

Quant aux gouvernemens, il est hors de doute qu'ils peuvent consulter et suivre des maximes des philosophes, et Platon a pensé qu'ils ne pouvoient faire mieux. Il

est vrai qu'on pourroit objecter contre cet avis de Platon, qu'en s'expliquant ainsi, il n'avoit pas eu sous les yeux les maximes des philosophes Hobbes et Machiavel. Mais cette observation nous est en ce moment indifférente, puisqu'il ne s'agit que de savoir si, dans quelques cas, la philosophie peut être responsable des actes d'intolérance des gouvernemens qui s'en rendent coupables ?

Or, si l'on veut bien ne pas perdre de vue la nature de mon sujet, on sentira qu'on ne peut nullement qualifier d'intolérance philosophique, les excès que commet un tyran pour son utilité personnelle, ou pour satisfaire ses passions, même lorsqu'il lui arrive de mettre en pratique des maximes ou des théories qui se trouvent consignées dans des écrits spéculatifs. Car il faut bien se ressouvenir que tous les moyens de violence et tous les abus de pouvoir sont dans le genre propre du despotisme ; et qu'on ne peut regarder comme intolérance philosophique, que les voies tyranniques employées à faire prédominer de simples opinions, étrangères par elles-mêmes aux intérêts du gouvernement. Sans cela, on

ouvriroit aux imputations de cette sorte d'intolérance un champ aussi illimité que celui des accusations de lèze-majesté sous les empereurs romains ; puisqu'il suffiroit de la moindre analogie entre des abus de pouvoir et quelques paradoxes écrits, pour ne voir que de l'intolérance philosophique dans toutes les injustices que pourroient commettre les dépositaires de la puissance suprême.

La vraie question n'est donc que de savoir si l'on peut réellement craindre de voir transformer en inquisition d'état, la prédilection jalouse, ou la vanité exclusive, qu'on pourroit supposer dans l'auteur d'un système quelconque, sur des points de géométrie ou d'histoire naturelle, ou de tel autre sujet des spéculations des philosophes ?

Quoiqu'en plaçant cette question dans l'hypothèse d'un gouvernement despotique même, on donne toutes les chances possibles en faveur de l'affirmative, je crois cependant qu'il seroit assez difficile de l'étayer de quelqu'expérience.

Parmi les faits sans nombre que nous ont conservés les fastes du pouvoir arbitraire

réuni à la démence et à la férocité, on ne trouve aucun exemple de ces entreprises de l'amour-propre, qui tendent à remplir tous les esprits des propositions et des idées abstraites, auxquelles il peut lui arriver de donner sa préférence. Néron avoit la prétention d'exceller dans la poésie, dans la musique, et dans plusieurs genres d'exercices. Il faisoit égorger tous ceux qui bâilloient au théâtre, ou qui témoignoient seulement leur ennui par les moindres signes, lorsqu'il jouoit pendant des journées entières. Mais encore, ni ce monstre, ni aucun de ceux qui, comme lui, se sont fait un impitoyable jeu de l'espèce humaine, n'ont-ils porté des édits pour régler ce que chacun devoit penser d'après eux, sur les causes des marées, sur la formation des montagnes, sur les moyens de communication du corps avec l'ame, et sur d'autres questions de cette nature.

Si tous les hommes investis d'une grande puissance aiment à être flatés dans toutes leurs foiblesses, par les courtisans qui les entourent; si on les voit perpétuellement enclins à sacrifier tous les principes de raison et d'équité à leurs fantaisies; il est inouï du

moins qu'aucun ait fait quelqu'emploi de ses forces pour des abstractions auxquelles la multitude ne songeoit pas, ni ne pouvoit prendre aucune part. Lorsqu'on a vu les successeurs du premier des Césars, poursuivre avec une fureur si constante, tous ceux qu'ils soupçonnoient de conserver le moindre attachement secret à la mémoire de Cassius et de Brutus; les rois d'Angleterre s'efforcer d'ériger en dogme leur doctrine du droit divin; et les rois de France se réserver une censure si tyranniquement ombrageuse sur toutes les productions de l'esprit; il n'est personne qui puisse se méprendre sur les motifs de ces actes, au point de croire en reconnoître les vraies causes dans les seuls mouvemens d'une jalousie philosophique.

Mais en se rappelant que les théories abstraites ne peuvent jamais occuper qu'un très-petit nombre de personnes; et que de tels sujets peuvent rester déposés dans le fond des pensées, sans aucune manifestation extérieure; on reconnoîtra combien il seroit ridicule de supposer dans un gouvernement l'entreprise absurde de les rechercher dans cet asile, pour les y modifier

ou les changer par la seule autorité de la force et du commandement.

Outre que cette idée ne présente aucun intérêt sensible aux passions du genre de celles qui suivent ordinairement la puissance absolue, elle en est éloignée encore par l'impossibilité de reconnoître ceux à qui l'ordre devroit être intimé, et de constater leur soumission ou leur résistance à la volonté suprême ; ainsi que par l'insouciance de la multitude, et par son incapacité de s'occuper de pareils objets.

Enfin si les gouvernemens despotiques manquent rarement de s'élever contre les maximes de philosophie qui portent quelqu'ombrage à leur autorité ; s'ils sévissent contre ceux qui les professent, ce qui n'est pas moins commun ; s'ils entreprennent même de gêner autant qu'ils le peuvent l'essort de l'esprit humain, et d'arrêter les progrès des connoissances ; on n'en voit point proclamer des lois, employer des soldats, mettre le trouble dans toutes leurs provinces, pour prescrire aux nations de se conformer à leurs sentimens sur des controverses de philosophie.

Maintenant quelqu'un songera peut-être

à m'objecter les influences des maximes des philosophes dans ce siècle, sur le culte et sur le sort de notre ancien gouvernement. Mais ayant à examiner si la philosophie peut réellement être accusée d'intolérance, à l'occasion de ces deux terribles crises; je pense que la question, relativement au culte, deviendra beaucoup plus claire après que j'aurai parlé de l'intolérance religieuse.

Je dois seulement observer, avant d'entrer dans cette matière, que je ne crois pas avoir à défendre la philosophie sur les excès du gouvernement révolutionnaire, puisque elle-mêmme a été aussi l'un des premiers objets des fureurs de ce gouvernement. On se rappelle les persécutions et les anathêmes attachés, à cette époque, aux seuls titres de savant, d'homme de lettres, d'auteur. On n'a pas dû oublier non plus l'étrange spectacle que donnèrent les électeurs de Paris, en 1792, lorsque le célèbre Priestley et Marat s'étant trouvés en concurrence, non-seulement ce dernier fut préféré, mais encore cet événement, d'un présage assez positif, fut spécialement marqué par un discours formel de Robespierre, contre les sciences et contre ceux

qui les cultivent, comme si l'on eût craint qu'un hasard aveugle pût disputer à la barbarie quelque part dans cette préférance.

Déjà la mémoire d'Helvétius avoit été publiquement condamnée, et son buste mis en pièces à l'assemblée des Jacobins : et de tels préliminaires montroient, dans un avenir assez prochain, le sort réservé aux Larochefoucault, aux Condorcet, aux Lavoisier, aux Bailly, aux Malesherbes, et auquel n'ont échappé d'autres hommes remarquables par leurs talens et leurs lumières, que parce que les bourreaux ne pouvoient frapper à-la-fois toutes les victimes inscrites sur les tables de proscription.

Soit que des mains ennemies nous eussent poussé dans cet abîme, en agissant du dehors, soit que les chefs visibles des factieux se fussent stupidement flatés d'élever leurs propres fortunes à travers ces dévorantes explosions de l'anarchie, qu'ils ne cessoient d'exciter ; il est certain du moins qu'ils prenoient soin eux-mêmes de proclamer leur haine féroce contre la sagesse et le génie ; et que du haut de leurs tribunes populaires, toujours retranchés dans les

plus grossières vociférations, ils s'honoroient de paroître incapables d'embrasser plusieurs idées, et de montrer aucune faculté de réfléchir. Le vandale Henriot parloit il est vrai de philosophie, mais il proposoit en même tems de brûler toutes les bibliothèques. Les monumens des sciences et des arts étoient indistinctement devoués au ravage et à la destruction. Henriot et Chaumette parloient de philosophie, mais par une dérision barbare, en insultant toutes les vertus que la philosophie recommande, en provoquant le massacre de tous ceux qui la cultivent, en appelant tous les fléaux et tous les forfaits dont elle ne cherche qu'à préserver les hommes.

Ce fut ainsi que l'on vit, au milieu du seizième siècle, les anabatistes d'Allemagne alléguer l'évangile pour proscrire toute espèce de gouvernement, et pour ériger en principes la supériorité de l'ignorance, l'anarchie, et le déchaînement de tous les vices; piller les propriétés, mettre en commun tous les biens, et toutes les femmes; s'abandonner ouvertement aux passions les plus brutales; remplir alternativement les rôles d'orateurs inspirés et de bourreaux;

et le livre de Jésus à la main, se plonger, sans aucune retenue, dans tous les débordemens du crime, et dans des flots de sang humain.

Telles sont d'horribles calamités auxquelles les sociétés sont quelquefois exposées. La nature a imprimé un mouvement à l'esprit humain, comme à tous les êtres, et à tous les élémens qui entrent dans leur organisation. Cette impulsion qu'éprouvent tous les individus, entraîne également toutes les associations, qui ne cessent de tendre, quoique d'une manière plus ou moins sensible, vers le perfectionnement et le bonheur. Les observations, les découvertes, toutes les idées des générations passées, s'ajoutent à celles des générations présentes, qui les recueillent et les comparent : et de ces rapprochemens, qui sont dans notre nature même, comme la faculté de penser et de parler, se forment de nouvelles notions, de nouveaux jugemens, et de nouveaux desirs. Tandis que de gothiques institutions s'usent, et que les maximes formées dans les ténèbres des siècles reculés, deviennent chaque jour plus incompatibles avec les nouvelles dispositions des

peuples, le principe actif qui existe en nous, ne cesse point d'y fermenter. Il fait jaillir successivement quelques étincelles lumineuses sur notre nature, sur notre destination, sur nos droits. Le moment arrive où les longues usurpations, les outrages faits à l'humanité, tous les attentats de la tyrannie, paroissent à tous les yeux dans le plus grand jour : et les nations se lèvent simultanément pour renverser les vieilles idoles aux pieds desquelles on les avoit forcées de ramper.

Alors, malheur aux tyrans ! mais quelquefois aussi, malheur bien plus déplorable à une génération entière, lorsque le despotisme stupide, se roidissant contre les reclamations de la justice et les conseils de la raison, s'opiniâtre à remettre un joug qui ne peut plus être porté. Quand la résistance et la perfidie accroissent la violence du choc, il faut que tous les liens se brisent par l'excès des efforts. Bientôt toutes les passions et tous les crimes se mêlent dans le tumulte, aux mouvemens de l'indignation, de la défiance, de la terreur ; les hommes ne se reconnoissent plus et ne s'entendent plus ; toutes les vertus deviennent

suspectes, les mêmes mots n'expriment plus les mêmes idées, la sagesse ne trouve plus d'organes, et la société est dissoute, jusqu'à ce que quelques circonstances favorables permettent d'en relever les fondemens.

Ce n'est pas seulement des maux retracés dans ces terribles exemples que nous avons à gémir ; nous avons encore à déplorer l'indifférence que produisent, à l'égard des plus estimables biens, de longues et douloureuses réminiscences ; la défaveur qu'en reçoivent tous les efforts généreux qui tendent à l'amélioration du sort de l'espèce humaine ; et la facilité que trouvent à se couvrir de formes plus spécieuses, toutes les insinuations perfides des lâches suppôts du despotisme. Ce n'est rien, suivant ceux-ci, que des siècles d'esclavage, de tourmens, de larmes et de désespoir, et il ne tiendroit pas à eux, qu'après être sortis victorieux d'une crise où la liberté sembloit devoir trouver son tombeau, nous ne redemandassions toutes nos anciennes chaînes, et tous les instrumens de la misère et de la dégradation de nos ayeux.

Je dirai toutefois à ces hommes emportés et aveugles, qu'ils ne feroient que

préparer de nouvelles commotions et de nouveaux bouleversemens. L'esprit humain est sorti d'une sphère de ténèbres et de préjugés, où il n'est plus possible de le faire rentrer. Que des conspirateurs atroces ou des insensés, cherchent à disposer le retour de nos anciens tyrans ; qu'ils réussissent même à les rétablir quelques momens sur des monceaux de victimes ; une génération peut encore périr, mais il faut que l'espèce demeure, et avec elle les sentimens autrefois inconnus de nos droits, et les monumens si excessivement multipliés de nos connoissances, et si heureusement indestructibles. C'est l'imprimerie qui, dans ces derniers tems, a changé toutes les chances entre les princes et les peuples, et c'est elle qui doit fixer à la fin nos destinées. C'est cette puissance formidable, qu'accroissent encore tous les jours et tous les momens, qui se chargera de confondre les sophismes reproduits en faveur des despotes, et de les dépouiller de toutes les fictions dont ils reconnoissent eux-mêmes, en avouant leur propre foiblesse, le besoin de s'envelopper.

Le cours qu'ont eu dans ce siècle les idées

des philosophes, n'a été qu'un effet naturel de ce moyen de communiquer la pensée, dont ont joui bien plus librement encore toutes les opinions qui leur étoient opposées. Je dis *plus librement*, car personne ne peut ignorer que dans cette concurrence, ce n'est pas la philosophie qui a obtenu des gouvernemens le privilège exclusif : et cette seule remarque me dispensera d'examiner davantage cette question ridicule, si la philosophie a pu être intolérante envers eux ?

L'amour de la liberté étoit assez naturel dans l'homme, pour que ce sentiment dût chercher à s'épancher à mesure que l'usage de lire et d'écrire devenoit plus répandu. Depuis l'invention de l'imprimerie, les disputes religieuses, qui avoient rempli toute l'Europe, y avoient assez exercé les esprits aux controverses. Racine et Pascal nous apprirent, dans le dernier siècle, l'un à être sensibles à l'harmonie du style, l'autre à trouver dans les discussions les plus abstraites, un intérêt attachant. Mais qu'importe, au reste, ce qu'ont fait de particulier ces grands maîtres ? L'esprit humain, sorti d'une longue enfance, ne

pouvoit ni arrêter ses propres mouvemens, ni les restreindre. La plénitude de vie dont il avoit le sentiment, le portoit à faire l'essai de ses forces sur tous les objets dont il pouvoit être frappé. Chaque jour de nouvelles notions ajoutées aux connoissances de la veille, lui présentoient de nouvelles combinaisons. Que l'on juge ce que dût produire subitement cette progression, tout-à-coup accélérée par tant de causes coïncidentes, lorsqu'en sortant de la domination oppressive de Louis XIV, on eût à reporter les yeux sur les administrations antérieures du cardinal de Richelieu, des deux Médicis, des Valois, de Louis XI, et de leurs prédécesseurs; lorsqu'on eût en même-tems à se rendre raison des révolutions plus ou moins récentes, arrivées en Suisse, en Suède, aux Pays-Bas, en Angleterre, et des institutions qui en avoient été les résultats; et lorsque le hasard eût fait passer sous nos yeux quelques-unes seulement des nombreuses controverses politiques, et des diverses productions littéraires qui avoient pris naissance au milieu de ces événemens?

Les succès de Louis XIV, et ses flateurs

n'avoient pas rendu les Français tellement insensibles à leurs propres maux, que malgré l'inquisition établie contre l'imprimerie par ce despote, les victimes de sa cruelle ambition ne fussent parvenues à consigner leurs réclamations contre ses usurpations et sa tyrannie. D'ailleurs depuis long-tems, une lutte que nous avons vu se prolonger jusqu'aux derniers momens de la monarchie, s'étoit engagée entre le chef de l'Etat et les magistrats. La force seule décidoit ordinairement la victoire : mais chacun des deux partis, alternativement vainqueur et vaincu, ne manquoit pas d'appeler la faveur de l'opinion publique, qu'il s'efforçoit de gagner par le secours du raisonnement. Et n'avons-nous pas encore sous les yeux, les préambules de lois et les manifestes de cet ancien pouvoir arbitraire, qui, tandis qu'il se prétendoit en droit de tout faire par sa pleine puissance et pour son bon plaisir, ne pouvoit s'empêcher néanmoins d'essayer de justifier ses actes par des démonstrations ; et qui, proscrivant les philosophes et brûlant leurs écrits, n'osoit cependant pas laisser sans discussion et sans réponses, des théories

ou des propositions, qu'il ordonnoit si puérilement à ses sujets de ne pas même examiner ?

On voit comment les progrès des connoissances et les excès de l'oppression, les remontrances des magistrats et les discussions engagées par les princes, les événemens politiques et les controverses religieuses, l'affluence des objets et le desir de remonter aux causes, le goût des lettres et l'extension de l'imprimerie, avoient dû modifier successivement les esprits, et les mettre, à une époque quelconque, dans de nouvelles dispositions. Il en est des conceptions littéraires comme de toutes les productions de l'industrie, dont la fabrique est nécessairement encouragée par le débit. Si dans ce siècle, les écrits philosophiques se sont multipliés, c'est que le goût du public appeloit de ce côté le génie des compositeurs. L'empressement général indiquoit une pente sensible, qui déterminoit le cours de presque toutes les idées : et cette considération ne nous est pas une des moindres garanties que notre révolution ne rétrogradera point. Mais c'est le concours de tous les événemens antérieurs qui a produit les philosophes.

Ils étoient prédestinés dans l'ordre des tems, comme les faits qui ont exercé leurs combinaisons. Le siècle où nous sommes devoit les enfanter, parce que les siècles précédens les avoient conçus : et demander pourquoi Voltaire, Rousseau, Helvétius, Montesquieu ont écrit et pensé comme ils l'ont fait, ce seroit demander en d'autres termes, pourquoi les principes ont des conséquence, et pourquoi le dix-huitième siècle a existé ?

Mais faire un crime aux philosophes de la faveur qu'ont trouvée leurs productions parmi la généralité des hommes, n'est-ce pas avouer, jusqu'à un certain point, qu'elles portoient des caractères de conviction, de solidité et de conformité avec les intérêts du plus grand nombre, que n'avoient pas, a beaucoup près, les moyens très-divers par lesquels on s'efforçoit de combattre leurs auteurs ? En reconnoissant moi-même que cet argument pourroit n'être pas rigoureusement juste dans tous les cas, je dois cependant observer qu'il reçoit ici la plus grande force, de tout ce que l'homme a de plus naturel et de plus estimable dans le cœur, et de l'assentiment de toutes les

nations éclairées, ainsi que de la constance des effets et de la simplicité des moyens.

SECONDE PARTIE.

Les dogmes religieux sont du ressort de l'entendement, comme les propositions des philosophes. Ils ont, comme celles-ci, leur siége dans la pensée, et ils servent également à former nos jugemens et à diriger ou à modifier nos actions. Mais les théories des philosophes et les systêmes religieux ont entr'eux cette différence, que les unes nous sont données pour de simples conceptions humaines, tandis que les autres s'attribuent une origine d'un ordre supérieur.

Toutes les idées religieuses, auxquelles l'esprit humain rend une soumission absolue, sont pour lui des inspirations ou des révélations, mais toujours des commandemens d'une puissance surnaturelle, gouvernant l'univers, dispensant à son gré les biens et les maux, et ordonnant tous les événemens par des motifs et par des

moyens qui ne peuvent être parfaitement connus que d'elle seule.

Il résulte de ces différens caractères, que l'homme, considéré comme peuple ou comme individu, sent toujours en lui-même une liberté entière de rejeter ou de combattre toutes les maximes philosophiques, qui, soit par leur obscurité, soit par leur fausseté réelle ou apparente, ne peuvent avoir son assentiment : au lieu que son intelligence se trouve d'abord subjuguée et enchaînée par les dogmes qui présentent à son imagination le sceau d'une autorité supérieure à son être.

On doit encore remarquer, que hors les premières idées de morale, qui sont si heureusement pour nous, des vérités de sentiment antérieures aux démonstrations et aux raisonnemens, toutes les abstractions des philosophes, et leurs procédés analytiques, n'atteignent point le commun des hommes; tandis que les opinions religieuses saisissent les peuples en masse : et c'est à cela, sur-tout, que travaillent avec tant d'art et de persévérance les prêtres et les gouvernemens.

Les philosophes vivent presque toujours

isolés, ou du moins sans rapports avec la multitude ; mais les ministres religieux se font continuellement entourer d'elle, soit pour lui enseigner eux-mêmes la doctrine du culte, soit pour en exercer sous ses yeux les fonctions, soit pour se rendre intermédiaires entre l'homme et la Divinité : et dans tous ces cas, ils sont regardés assez communément, comme les interprètes des volontés du ciel.

Maintenant, si l'on applique à ces différences les observations qui ont été faites plus haut, sur les circonstances nécessaires pour réaliser cette intolérance, à laquelle le cœur humain est assez généralement disposé ; on reconnoîtra qu'il n'y a d'intolérance véritable que dans le fanatisme inspiré par les superstitions ; et que les passions ou l'erreur puisent uniquement dans cette source, tous les moyens d'accabler et de sacrifier leurs victimes, soit en bravant et en renversant les lois, soit en fascinant les esprits mêmes des législateurs ou des magistrats.

Il est d'ailleurs des cultes tels, qu'en obscurcissant dans l'homme les premières lueurs de la lumière naturelle, ils ferment

encore son cœur à la pitié ; et, en conséquence, le disposent plus aisément à tous les excès de la haine et de la cruauté.

Dans toutes les spéculations d'un ordre naturel, il est possible qu'un raisonneur se reconnoisse lui-même hors de la ligne de la vérité ; mais quand la présomption de son amour-propre ne pourroit lui permettre de franchir ce pas, ce qui est peut-être le plus commun, il sentiroit toujours en lui l'impuissance d'intéresser assez d'individus à ses abstractions, pour les agiter et les soulever en sa faveur. On doit sentir qu'on ne pourroit pas m'objecter ici, le cas d'un ou de plusieurs séditieux, pérorant sur des places publiques, et que dans toute bonne police, on ne manqueroit pas de réprimer sur-le-champ ; ainsi cet exemple seroit, à tous égards, tout à-fait hors de la question.

Mais les dogmes religieux, toujours impératifs, font un crime du doute. C'est principalement pour le peuple qu'ils sont faits, ou du moins qu'ils sont propagés. Or, en admettant seulement dans une multitude que réunit un même culte religieux, les foiblesses les plus ordinaires du cœur

humain, on conçoit aussitôt quelles forces redoutables peuvent tirer de cette réunion, le zèle enthousiaste et l'irritabilité de l'orgueil.

Si l'on veut pénétrer plus avant encore dans la nature humaine, on trouvera qu'outre ces premières passions, qui, à la vérité, peuvent fort bien être associées avec une entière bonne foi, il est cependant dans les esprits des croyans même, quelques incertitudes involontaires, dont ils n'osent pas tout-à-fait se rendre compte, et sur lesquelles ils cherchent de leur mieux à se faire illusion. On ne peut assurément pas douter de ce mêlange confus de conviction et d'incrédulité dans les mêmes individus, lorsqu'on a tant d'exemples des contradictions du fanatisme, qui commet si souvent pour l'intérêt de la doctrine qu'il professe, des actes que cette même doctrine condamne. C'est cette vérité de fait qu'exprime naïvement Montaigne, lorsqu'il dit : *les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas ; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer que c'est que croire.*

Lors donc que l'intolérance religieuse trouve des agens si puissans dans les mouvemens unanimes d'une collection nombreuse de personnes réellement persuadées, à quoi devra-t-on s'attendre, si les plus simples foiblesses qui suffisent pour les mettre en fermentation, sont encore mêlangées des vices qui laissent un champ beaucoup plus libre à l'injustice et à la violence : je veux dire, l'hypocrisie et la mauvaise foi?

Ce trouble qu'excitent quelquefois dans l'esprit certains dogmes, lorsque la raison trouve trop de peine à les y laisser passer, et contre lequel on se dit vaguement : qu'*il ne faut pas tant examiner, que la soumission de l'entendement en est plus méritoire, qu'assez d'autorités ont consacré avant nous la doctrine*; ce trouble, dis-je, produit par le conflit de l'évidence et de notre volonté qui s'efforce de la combattre, n'est autre chose que la preuve d'un démenti que nous donnons à notre conscience, ou d'un effort que nous faisons pour étouffer sa voix.

Je ne prétends pas dire que cet acte soit toujours le résultat d'une intention criminelle. Je n'oublie pas qu'au contraire, dans

les questions qu'élève naturellement notre raison sur la réalité de quelques dogmes, ce sont très-souvent la crainte d'offenser la divinité, et le desir d'être plus agréables devant elle, qui nous font réprouver ces hésitations de notre foi ; que les ministres de tous les cultes ne manquent pas de mettre au premier rang des actions répréhensibles. Mais quelques purs que soient en nous les motifs qui nous font prendre cette habitude, elle n'en est pas moins celle d'être de mauvaise foi avec nous-mêmes : d'où il faut conclure que dans ces matières, il ne nous est pas si facile de n'agir qu'avec une parfaite droiture à l'égard des autres, tandis que nous sommes si familièrement habitués à tromper notre propre cœur. Si nous sommes obligés de jeter un voile sur la vérité, afin d'être en paix avec notre conscience, quand elle n'a d'ailleurs aucun reproche à nous faire ; est-il à croire que nous nous occuperons de lever ce voile, et de discuter tranquillement nos idées, au moment même où les passions viendront nous entraîner ?

Ainsi, l'intolérance en général a son principe dans toutes les petites passions

inséparables de la nature humaine ; mais l'intolérance religieuse, en s'emparant de ces premiers élémens, y rencontre de plus la mauvaise foi, dont tous les dogmes qui répugnent à notre raison nous font nécessairement contracter l'habitude ; et elle nous trouve presqu'entièrement dégagés, dès qu'il s'agit des sujets de ce genre, de l'un des plus forts liens de la morale. La superstition nous interdit, au nom de Dieu, la faculté de nous replier sur nous-mêmes, afin de nous examiner et de nous reconnoître : et dans une telle disposition, l'intolérance n'a plus d'obstacle dans notre cœur, qui puisse l'empêcher de nous précipiter tumultueusement vers son but.

On doit voir que ces réflexions ne s'appliquent pas nécessairement à des cultes et à des dogmes, qui réduits à toute la simplicité possible, ne présenteroient rien de choquant pour les notions les plus naturelles ; et où l'on prendroit un soin particulier de toujours respecter la raison, qui est incontestablement le premier fondement de la morale. Mais on doit sentir que de telles institutions renfermeroient les mêmes germes d'intolérance, si leurs

fondateurs, ou leurs ministres, s'engageoient indiscrétement dans un étalage de preuves qui provoquassent quelques objections d'une solution difficile ; et sur-tout s'ils se permettoient de désigner par des qualifications odieuses, ceux que ne convaincroient pas leurs principes fondamentaux, malgré leur extrême simplicité.

Mais les dogmes invraisemblables produisent nécessairement l'effet de dépraver les hommes, en mettant je ne sais quelle foi aveugle au-dessus de leur conscience, et en leur prescrivant de récuser ou d'altérer ce témoignage sacré, dans la plénitude du quel consiste totalement la moralité de leurs actions.

Ces réflexions nous expliquent suffisamment les effets de cette intolérance religieuse, qui ne cesse de miner la liberté des individus, et que l'on a vue trop souvent ne laisser les sociétés en repos, qu'après avoir tout englouti dans ses débordemens. Mais il me reste à développer quelques autres parties du même sujet.

Les hommes, dit Aristote, *ont fait les Dieux à leur image, et ils leur ont donné leurs passions*. Le malheur est que par

cette apothéose, nos passions ayent pu devenir pour nous des exemples divins, et des dogmes. Ainsi, nous avons fait descendre du ciel tous les égaremens dont l'esprit humain étoit capable, après les y avoir fait monter. Les hommes, en devenant inconséquens, vains, jaloux, vindicatifs, cruels jusqu'aux plus affreux raffinemens, se sont formés dans la divinité des modèles de tous ces vices. Et dans les cultes, où, à la différence de ceux des peuples anciens, les prêtres se sont emparés de la morale, pour l'incorporer avec leurs mystères, il ne leur a été que plus facile d'inspirer et de légitimer toutes les atrocités qui convenoient aux foiblesses des adeptes, et aux intérêts des ministres.

Ceux-ci ont cru repousser cette observation, en opposant la douceur de la morale qu'ils s'étoient chargés de professer. Mais comment arrive-t-il que l'expérience atteste si généralement la futilité de cette réponse? Il faudroit du moins pour qu'elle fut recevable, que le corps entier de la doctrine fut exempt de ces nombreuses contradictions, que présentent les injustices les plus frappantes mêlées aux atttibuts de la plus

haute sagesse, et tant d'exemples de la plus effroyable barbarie à côté des plus saines maximes. Si les prêtres donnent à ces monstrueux mêlanges un caractère également divin, et qu'ils n'en fassent qu'un tout indivisible, et indistinctement obligatoire pour notre croyance ; qu'y a-t-il à gagner pour la perfection de l'espèce humaine, dans ce chaos d'exemples contradictoires, où notre esprit est toujours prêt à s'égarer ? Les préceptes touchans dont on couvre des dogmes sanguinaires, ne donnent que plus de moyens à l'hypocrisie d'usurper d'abord la confiance, et de se parer au besoin d'un masque imposant de charité et de vertu. Les ministres de l'inquisition ne revendiquent pas moins l'évangile, que les innocentes victimes de leur férocité.

D'ailleurs, quelle garantie peut avoir la morale dans des cultes surchargés de pratiques insignifiantes, qui sont admises en expiation de toutes les fautes contre les mœurs ; et où les crimes peuvent se racheter par des actes qui ne coûtent le sacrifice d'aucun mauvais penchant, et qui peuvent se concilier avec toutes les habitudes vicieuses ?

C'est donc en vain que les plus excellentes maximes se trouvent écrites dans quelques parties des livres religieux, lorsque des ministres les identifiant avec des mystères qui ne peuvent se passer de leurs interprétations, se rendent ainsi les maîtres de combattre un principe par un autre dans nos consciences troublées, et de mettre les passions qu'ils prêtent à Dieu bien au-dessus des sentimens de l'humanité. La morale peut toujours n'être qu'un vain nom, avec des hommes qui ont en réserve tant d'autorités opposées, tant de compensations accommodantes, et tant de moyens de confondre leurs vues particulières avec la cause du ciel. La raison n'a point de lumières qu'ils ne puissent obscurcir ou éteindre; le fanatisme n'a point de fureurs qu'ils ne puissent sanctifier.

Nous voici arrivés au terme où l'intolérance religieuse, munie de toute sa puissance, peut sans aucun obstacle accabler ses victimes, et remplir la société de ses ravages. C'est du foible de l'orgueil exclusif que naissent ses premiers mouvemens; c'est le jugement renversé par la superstition, c'est-à-dire, le trouble du

cœur disposé à tous les travers, qui les dirige ; c'est par les vertiges d'une multitude effarouchée ou enthousiaste, qu'elle brave les magistrats, et qu'elle rend les lois impuissantes ; c'est au nom de l'Etre Suprême qu'elle est sourde aux cris de l'humanité ; c'est pour la cause de la religion et par ses dogmes, qu'elle croit ses plus cruels excès justifiés.

Cependant, s'il existoit quelques doctrines religieuses, qui à ces caractères généraux joignissent encore des principes plus directs et plus immédiats d'intolérance ; tels que le dogme d'une perfection exclusive ; une horreur consacrée, ordonnée même, pour tous les autres cultes ; des malédictions, des qualifications infamantes, pour ceux qui les suivroient, ou pour ceux qui pourroient être portés par leur intime persuasion, à quelque changement ; des formules précises, afin de rendre l'homme abominable aux yeux de l'homme, par la seule différence de ses opinions : s'il existoit un corps nombreux de ministres auxquels les préjugés du vulgaire supposassent le pouvoir de dispenser les faveurs du ciel, ou de les refuser ; d'être à la place de Dieu

même, les juges suprêmes de toutes les actions et de toutes les pensées ; de retenir les ames dans les liens d'une réprobation éternelle, ou de les en délivrer ; si, outre ces étranges attributions, ils s'arrogeoient le droit d'envahir l'homme, en l'obsédant dans toutes les circonstances de sa vie ; celui de se faire ouvrir secrètement toutes les consciences, sur-tout parmi l'âge et le sexe les plus faciles à séduire : je demande quelles lois, quelle police, quelle puissance au monde pourroit assurer l'existence des citoyens, leur liberté, leurs propriétés, contre les entreprises d'un fanatisme, dont les causes seroient en même-tems si multipliées, si insaisissables et si terribles ?

Ce seroit ici le lieu d'invoquer les témoignages aussi uniformes qu'innombrables de l'histoire. Eh ! quels services ne rendroit pas à ses semblables, celui qui pourroit dessiler leurs yeux, en leur montrant par la plus simple exposition des faits, la raison, la vérité, l'innocence, la piété même, sans appui et sans recours contre les insultes et les violences de la superstition ; et sous son régne stupide, les plus douces affections de la nature étouffées

par une frénétique terreur ; l'homme furieux armé contre l'homme sans défense, et le déchirant sans remords dans une effervescence brutale, qui n'a ni motifs ni intérêt ; le sexe même le plus sensible, s'oubliant dans les transports les plus cruels ; enfin l'humanité se méconnoissant elle-même, ne voyant plus dans des êtres qui lui appartiennent, que des animaux immondes, faits pour souffrir tous les supplices, sans inspirer aucune pitié !

Tels seroient les résultats instructifs que l'on auroit à compulser dans les annales des nations, mais sur-tout des nations modernes, si la multiplicité même des preuves ne nuisoit, par leur réunion volumineuse, aux progrès de la vérité. Ne désepérons pas néanmoins que ses traits constamment reproduits, puissent dissiper de jour en jour quelques préventions ; et sur-tout maintenir notre liberté contre les invasions auxquelles ne cessent de tendre, avec tant de persévérance et d'audace, toutes les passions ambitieuses qui se couvrent d'un prétexte religieux. C'est afin de rendre cette vérité encore plus frappante, que j'ajouterai à ces réflexions,

celles que publioit, il y a vingt ans, un écrivain célèbre, que l'intolérance avoit déja puni de son zèle pour la cause de l'humanité, et de l'emploi de ses talens en faveur de la raison.

« *Les attentats du fanatisme*, écrivoit » alors l'auteur DES INCAS (1), *ne sont pas* » *de ceux qu'il suffit de déférer à la ri-* » *gueur des lois : car les lois ne sont plus* » *quand le fanatisme domine. Tous les* » *autres crimes ont à redouter le châtiment* » *ou l'opprobre ; les siens portent un ca-* » *ractère qui en impose à l'autorité, à la* » *force, à l'opinion ; leur atrocité même* » *imprime une religieuse terreur ; et si quel-* » *quefois ils sont punis, ils n'en sont que* » *plus révérés. Le fanatisme se regarde* » *comme l'ange exterminateur. Chargé des* » *vengeances du ciel, il ne reconnoît ni* » *frein, ni loi, ni juge sur la terre. Au* » *trône il oppose l'autel, aux rois il parle* » *au nom d'un Dieu, aux cris de la na-* » *ture et de l'humanité il répond par des*

(1) Voyez *les Incas*, par M. Marmontel, épître dédicatoire au roi de Suède.

» *des anathêmes. Alors tout se tait devant*
» *lui ; l'horreur qu'il inspire, est muette.*
» *Tyran des ames et des esprits, il y*
» *étouffe le sentiment de la lumière natu-*
» *relle ; il en chasse la honte, la pitié, le*
» *remords : plus d'opprobre, plus de sup-*
» *plice capable de l'intimider : tout est pour*
» *lui gloire et triomphe. Que lui opposer,*
» *même du haut du trône qu'il regarde du*
» *haut des cieux ? Peuples et rois, tout*
» *se confond devant celui qui ne distingue*
» *parmi les hommes que ses esclaves et ses*
» *victimes. C'est sur tout aux rois qu'il*
» *s'adresse, soit pour en faire ses minis-*
» *tres, soit pour en faire des exemples plus*
» *éclatans de ses fureurs : car ils ne sont*
» *sacrés pour lui, qu'autant qu'il est sacré*
» *pour eux. Aussi les a-t-on vus cent fois*
» *le servir en le détestant, et de peur d'at-*
» *tirer sa rage sur eux-mêmes, lui laisser*
» *dévorer sa proie, et lui livrer des mil-*
» *lions d'hommes pour l'assouvir et l'ap-*
» *paiser.* »

Ce sont sans doute ces civiques dénonciations, ces appels de la philosophie à l'humanité, que la superstition et l'hypocrisie ont qualifiés d'*intolérance philoso-*

phique, dans l'espoir de donner le change par cette singulière récrimination.

Les philosophes modernes ont exercé, il est vrai, leurs méditations sur le fanatisme et sur la superstition qui en est la source. Mais en remplissant cette tâche, ils ne se sont jamais supposés revêtus d'une mission surnaturelle. Ils ont tiré toute leur puissance des plus simples facultés du raisonnement. Du reste, ils vivoient ignorés du peuple, qui ne connoissoit leurs noms que pour les entendre dénoncer dans les tribunaux, et diffamer dans les temples. Bien loin de pouvoir employer des moyens coactifs, leurs personnes étoient poursuivies par les magistrats, leurs ouvrages condamnés aux flammes, et les lois en défendoient la publication. Ceux qui les persécutoient avec le plus d'acharnement, avoient le droit de les accabler en public d'outrages, d'anathêmes et de calomnies, sans qu'il fut permis de les contredire. Il nous falloit entendre comme des paroles saintes inspirées par la charité, toutes les imprécations que peuvent dicter la haine, la jalousie, la vengeance : et c'étoit pour une cause religieuse, que ce scandale

étoit donné à la bonne foi et aux mœurs; dans les lieux même où l'on prétendoit ne rassembler le peuple qu'afin de le former à la vertu !

Cependant les lois portées, notamment dans le dernier siècle, en faveur d'un culte exclusif, n'étoient pas abrogées. Les supplices, l'opprobre et la mort étoient encore des peines légalement destinées à ceux qui professoient des opinions différentes de celles qui étoient formellement commandées. Nous avons vécu nous-mêmes sous ce régime, où l'intolérance religieuse avoit reçu des lois, le pouvoir d'arracher les enfans à la tendresse de leurs parens, pour les faire élever loin d'eux, dans la haine de leurs dogmes ; et celui de réduire des citoyens à se propager comme des animaux, par le refus infame de reconnoître les plus saintes unions formées dans un autre culte!

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter un moment sur ces traits, qui avoient eu l'approbation, et souvent même les éloges de nos pères ; et que sans doute nous considérerions encore d'un œil indifférent, si la philosophie ne nous eût appris à en frémir. Ce n'étoit cependant pas une effer-

vescence révolutionnaire qui avoit enfanté de pareilles idées. Le froid machiavélisme d'un gouvernement dévot les avoit tranquillement adoptées : les adroites insinuations des prêtres intéressés les avoient constamment légitimées dans l'opinion générale d'un peuple, auquel ils ne cessoient de vanter, au milieu de cet excès inconcevable de déprévation, son attachement pour ses tyrans, et son zèle pour sa religion ! Nous avons existé cent ans sans rougir, sans nous étonner même de ces exécrables institutions. Les générations précédentes, en remontant de siècle en siécle, ne nous offrent pas de moindres exemples de démence et de perversité. Mais nous avons vu jusqu'aux derniers momens, nos lois civiles favoriser la cruauté des pères, qui sous un voile religieux, sacrifioient eux-mêmes leurs enfans au démon de leur avarice et de leur orgueil ! Qui pourroit mieux que cet oubli général des premiers sentimens, prouver jusqu'à quel point la superstition peut dénaturer les hommes, et les rapprocher, sans qu'ils s'en doutent, des êtres les plus dénués de sensibilité et de jugement ?

C'est par ses coutumes et par ses lois, que l'on peut connoître le plus sûrement les mœurs d'un peuple. Or, il me paroît que tout ce qu'on croit avoir vu de louable dans les mœurs de ce tems passé, se réduit uniquement au prestige des mots, avec lesquels les passions pouvoient toujours couvrir de quelques allégations pieuses les actions les plus atroces; et qui sauvoient le scandale de tous les vices, par l'énumération de toutes les pratiques hypocrites ou superstitieuses, qu'on ne manquoit pas d'y adapter.

Voilà les horreurs contre lesquelles la philosophie avoit dirigé ses efforts, et dont elle étoit parvenue seule à ralentir le cours, malgré les cris du fanatisme, et ses persécutions: et il n'est pas difficile de pénétrer les motifs qui le font rugir encore en ce moment même contre une telle adversaire.

J'ai suffisamment montré que nos convulsions révolutionnaires avoient totalement appartenu aux passions et aux circonstances, et nullement aux procédés méthodiques de l'entendement. Et comme la résistance et les trahisons de l'ancien des-

potisme avoient provoqué jusqu'aux derniers excès de fureur et d'aveuglement toutes les passions réagissantes ; les complots non moins révoltans d'une faction religieuse, avoient produit aussi naturellement le même effet à l'égard d'un ancien culte, dont elle avoit fait l'usage le moins équivoque.

J'ai rappelé la direction subite qu'avoit prise l'anarchie contre les monumens des connoissances humaines, et contre les hommes éclairés, circonstance qui sembloit nous préparer le retour de toutes les superstitions, en menaçant de nous précipiter dans les ténébres de la barbarie. Mais une particularité qui ne doit pas être oubliée, c'est que le monstre qui avoit su se placer au-dessus de toutes les factions et s'emparer de tous les pouvoirs, s'étoit enfin déclaré le protecteur, et même l'apôtre des opinions religieuses, lorsque sa rage ne faisoit qu'éprouver chaque jour de nouveaux redoublemens, contre les citoyens qui pouvoient marquer par leur génie, leurs talens ou leurs lumières. Dans le tems même où ce trop fameux Roberspierre se mêloit de prouver des dogmes avec des formes dignes de l'inquisition ; il faisoit demander à la

bibliothèque nationale une liste de tous les hommes connus par quelque mérite littéraire, et l'on ne supposera pas que ce fût pour les admettre dans sa faveur.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, qu'il ne peut exister dans la nature des choses d'*intolérance philosophique*: et que ce mot vuide de sens, n'est qu'un de ces tours oratoires, avec lesquels on tâche d'éblouir le vulgaire, et de déguiser l'insignifiance des raisons par la confusion des idées.

Mais ce qui n'est point, à beaucoup près, un jeu de mots, c'est l'*intolérance religieuse*, dont cette dissertation m'a fourni l'occasion de développer les causes, les moyens et les effets. Je sens que je n'ai pu présenter sur ce sujet aucune idée nouvelle. Le mal que je viens de désigner est si ancien et si universel, qu'il a dû exciter plus d'une fois les réclamations des ames généreuses, et exercer les talens des écrivains sensibles aux malheurs de leurs semblables. Mais il est des vérités qu'il est souvent utile de redire; et c'est sur-tout lorsqu'on voit reproduire avec affectation les mensonges qui leurs sont opposés.